Zeitschrift: Revue historique vaudoise

Herausgeber: Société vaudoise d'histoire et d'archéologie

Band: 34 (1926)

Heft: 5

Quellentext: Lettres d'un officier vaudois sur la campagne de 1799 en Suisse allemande

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 23.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LETTRES D'UN OFFICIER VAUDOIS SUR LA CAMPAGNE DE 1799 EN SUISSE ALLEMANDE

Le canton du Léman fut appelé à fournir de nombreux contingents en 1799 pour combattre, aux côtés des Français du général Masséna, contre les troupes autrichiennes de l'archiduc Charles et celles des généraux russes Korsakoff et Souvarow. La *Revue historique vaudoise* a déjà publié sur ce sujet, en 1919, le récit laissé par le capitaine Mestrezat, du deuxième bataillon des milices du Léman. M. Edouard de Miéville de Rossens, a bien voulu nous communiquer encore, sur la même question, quelques lettres de son arrière-grand-père. Le lieutenant Charles de Miéville de Rossens, devint capitaine au cours de la campagne de 1799 et en raconta quelques particularités à son père, Jaques-Louis-Rodolphe de Miéville qui était alors pasteur à Echallens, fonctions qu'il remplit de 1797 à 1819. Charles de Miéville fut plus tard major, et commanda l'un des bataillons vaudois qui, en décembre 1813, coopérèrent sous la direction du colonel Guiguer de Prangins, à la garde des frontières. Il fut ensuite promu colonel, devint juge de paix d'Orbe et préfet du district. Il mourut en 1838.

Laissons-lui maintenant la parole.

Salvagny, ce 12 avril 1799.

... Après être arrivés à Moudon le 7 du courant, nous fûmes envoyés dans un petit village des environs ; le lendemain nous en repartîmes pour venir rejoindre le batail-

lon... qui se mit en marche pour Payerne. Nous arrivâmes le lendemain à Morat où on nous a dispersé dans les différents villages du voisinage. Nous sommes à Salvagny, à trois quarts d'heure de Morat. Porta [1] est logé en ville. Nous sommes très bien et, grâce à Dieu, parfaitement portants. Il paraît que nous resterons encore quelques jours ici parce que nous sommes destinés à faire partir l'élite de ce quartier ; elle avait refusé de partir. Le succès le plus rapide va couronner notre mission, car, à un second ordre qu'ils viennent de recevoir, aucun n'a osé s'y refuser et ils sont tous partis ce matin. Nous ne savons pas où nous irons ensuite. L'esprit guerrier anime déjà tous nos gens et ils n'attendent tous que le moment d'aller plus en avant pour se mesurer avec leurs éternels ennemis...

Undereg (?), le 12 mai 1799.

... Nous sommes ici à deux lieues des Autrichiens. Nous sommes allés voir hier, le capitaine et moi, des batteries que nous avons dans le Rheinthal, du côté de Rheineck. Nous n'étions qu'à une portée de fusil de ces bougres de Kaiserlichs ; il n'y avait que le Rhin qui nous séparât d'eux; je ne pouvais me contenir, et mon acharnement augmentait à mesure que le nombre grossissait. Nous étions une dizaine et nous nous serions bien tiraillés si nous avions eu des fusils. Ils nous ont enjoué deux fois, mais ce n'était que pour voir si nous prendrions la fuite, car ils n'ont pas fait feu malgré que nous ne nous soyons pas retirés...

Altorf, le 27 May 1799.

Vous aurez sûrement déjà appris la nouvelle de notre retraite avant que ma lettre vous soit parvenue ; elle aura

[1] Le capitaine commandant la compagnie dans laquelle se trouvait le lieutenant de Miéville.

surpris beaucoup de monde, vu que nous n'avons tiré aucun coup de fusil et que nous étions en force pour faire face aux Autrichiens. Nous ne nous serions pas retirés si nous n'avions pas craint d'être tournés par l'armée qui a battu les Français dans les Grisons. Au reste, nous n'avons reculé que pour mieux sauter, car les Français ont déjà battu les Autrichiens entre Vinterthur et Zurich et les ont repoussé jusqu'à Rochach [1] (Rorschach) ; ils en ont fait deux mille prisonniers. La ville de St-Gall a été fort maltraitée par les Autrichiens.

Nous avons beaucoup souffert de marches forcées qu'ils [les Autrichiens] nous ont fait faire car ils ne nous laissaient pas reposer puisqu'ils nous suivaient toujours à deux lieues de distance. Nous avons quitté l'armée française dans cette plaine entre Zurich et Vinterthur où elle a attendu les Autrichiens et nous avons traversé les cantons de Zug et de Schwytz pour venir camper à une demi lieue d'Altorf qui a été absolument réduite en cendres à l'exception de trois ou quatre maisons [2]. Nous sommes dans un petit vallon resserré entre deux chaînes de montagnes très hautes. Le pays est fort pauvre, ayant été pillé par les Français.

Je ne doute pas qu'il n'aît couru beaucoup de bruits sur notre sort et qu'on ne nous aît cru ou tous tués ou tous prisonniers. J'espère qu'on ne tardera pas à vous rassurer. En prenant la route depuis Zurich pour les petits cantons, nous avons eu beaucoup d'hommes qui ont déserté, surtout de notre compagnie... Je vous écris ma lettre sur le gazon et

[1] Ce succès des Français était bien exagéré. Cette lettre était écrite après la bataille de Winterthour et avant la défaite des Français à Zurich, le 5 juin.

[2] Malgré l'avis contraire de la ville d'Altorf, les Uraniens s'étaient révoltés contre le régime helvétique en apprenant l'approche des Autrichiens. Leur pays venait d'être envahi par les Français du général Soult.

au milieu d'un grand brouard [bruit] ; vous voudrez bien m'en pardonner le barbouillage...

Le 11 juin 1799.

... Ce fut hier, à Stans, que je reçus votre chère lettre comme j'y passais en venant de Kerns pour aller à un petit village à trois lieues au-dessus de la ville du côté du midi, sur la pointe d'une montagne où nous sommes barraqués avec deux compagnies de notre bataillon. C'est le 8 que nous avons évacué le canton d'Uri sans savoir pourquoi, mais nous n'en avons point été fâchés car nous y avons beaucoup souffert, n'ayant que nos rations qui souvent nous manquaient, ce qui nous obligeait à passer des jours entiers sans manger. Vous ne pouvez pas vous faire une idée de la misère, et de l'horreur qu'inspire la vue de ce canton, car depuis Altorf jusqu'à sept lieues en avant vers le sud, où nous avons été, nous n'avons trouvé que des maisons brûlées ou pillées sans autres habitants que quelques cadavres qui répandaient au loin une odeur pestilentielle. Jugez par ce tableau si nous avons eu lieu de regretter d'avoir abandonné ce misérable pays dont les habitants se sont retirés sur les cimes des montagnes. Si nous pouvons finir cette campagne, nous allons devenir durs comme le fer car depuis notre retraite de Rorschach, nous n'avons couché que trois fois dans des lits, n'ayant pas seulement campé, mais seulement barraqué, c'est-à-dire que nous devions nous faire des petites huttes de branchages et réduits à coucher sur le terrain qui souvent est humide. Malgré cela, nous sommes en bonne santé...

Niderikbac (?), 16 juin 1799.

... Nous sommes toujours dans le même village d'où je vous ai écrit ma dernière lettre, me portant bien, grâce à

Dieu, quoique dans un pays encore froid, étant environné de montagnes de neige. Je ne sais pas si nous y resterons encore longtemps si, comme on dit, les Autrichiens sont déjà à Baden. De notre côté, ils n'ont pas avancé plus loin qu'Altorf que nous avons quitté...

Depuis le temps qu'on dit que l'armée française se renforce, on devrait avoir repoussé les ennemis. Cependant, M. Turtaz, chef de brigade, qui est arrivé ici, ne regarde point la situation comme désespérée. Le bon Dieu veuille diriger les événements pour notre bien !...

Kerns, 8 juillet 1799.

... Nous sommes maintenant à Kerns qui est un assez joli village, près de Stans, dans la plaine ; nous y sommes assez bien...

Du camp près Stans, 24 juillet 1799.

Il y a trois jours que nous avons changé de position ; nous sommes venus nous placer sur la gauche de Stans, au lieu que nous étions sur la droite. Tous les officiers sont logés dans un grenier et bien heureux encore d'être à l'abri de la pluie car c'est un miracle lorsqu'on a un jour entier de beau. J'attends chaque jour avec impatience l'arrivée d'un lieutenant, espérant que, s'il est bon, je pourrai obtenir un congé ! Le bruit court que l'on va licencier tous les bataillons d'élite et, qu'avant trois semaines, nous allons tous rentrer chez nous. Je le désire de tout mon cœur ; cependant chaque bon citoyen aura un poids qui lui pèsera bien de revenir chez soi sans avoir rien avancé ; au contraire, en laissant une grande partie de son pays au pouvoir de l'ennemi...

Meiringen, ce 22 août 1799.

Je profite du moment où nous pouvons un peu respirer pour m'entretenir avec vous et vous faire le récit de la course désagréable que nous venons de faire. Ce fut le 12 courant au soir que nous partîmes de Stans pour venir coucher à Lungern, situé au bord d'un lac. Le lendemain matin, nous en partîmes pour nous rendre à Imbotten (?), petit village de l'Oberland. Il n'y eut qu'une partie du bataillon qui put s'y rendre ; l'autre partie, dont je faisais nombre ayant été obligée de coucher dans les premières granges que l'on trouva, abymés de fatigue et trempés jusqu'au os, au milieu d'une nuit des plus obscures.

Le lendemain, le bataillon se rassemble et nous nous mettons en marche pour le Grimsel. Arrivés au pied, nous commençons à entendre la fusillade ; nous doublons le pas pour venir tendre main à nos frères d'armes. Arrivés à eux, on fait placer nos grenadiers à la droite de la colonne, et nous restons à la gauche. Après s'être fusillés encore un moment sans presque se faire de mal puisque dans tout le bataillon il n'y eut que quatre blessés dont aucun dangereusement, on prend le parti d'avancer au pas de charge. Aussitôt, l'ennemi [1] nous salue d'une décharge générale, après quoi il abandonne le champ de bataille et jette loin ses armes pour se sauver. Alors, nos gens, qui n'étaient point chargés parce qu'on leur avait fait déposer leurs sacs à Meiringen, commencent à leur donner la chasse et font un grand nombre de prisonniers.

La nuit étant survenue, nous fûmes obligés de bivouaquer au-dessus du Grimsel. Heureusement qu'il faisait beau car on n'y trouve aucune espèce de bois. La nuit nous parut cependant bien longue. Enfin, le jour étant venu, nous nous

[1] Il s'agit de troupes autrichiennes.

disposons à traverser le mont Furka. Arrivés presqu'au-dessus, nous fûmes accueillis par une grêle de bales qui, heureusement, ne blessèrent personne. Après cela, l'ennemi, qui n'était point en force, se retira, et nous le poursuivîmes jusqu'à la roche percée [1] où ils devaient être tous pris si la colonne qui venait du côté de Wassen avait pu faire sa jonction ce jour-là.

Notre bataillon eut ordre de rester à Réalp, petit village à l'extrémité du canton d'Uri. Le lendemain, nous reçûmes l'ordre de rebrousser et de revenir bivouaquer au-dessus du Grimsel. Nous partîmes par un temps affreux et nous nous trouvâmes, à la nuit, au-dessus de cette haute montagne, tous mouillés, au milieu de la neige, sans pouvoir faire de feu et, encore pis, sans vivres.

Les soldats ne voulurent pas absolument y rester. Nous nous décidons à descendre jusqu'à un village du haut Valais où il y avait une demi-brigade française. Nous arrivons-là comme à notre ordinaire, tous percés, sans savoir où nous aller réduire parce que le village avait été pillé et tout était sans dessus dessous dans les maisons [2]. La faim commençait à nous tourmenter plus que tout autre chose car il y avait trois jours que nous n'avions pas reçu de vivres. Mais il nous a fallu nous en passer bien plus longtemps car le commandant français nous ordonna de retourner prendre position sur la montagne, à un peu plus de la moitié de la hauteur. C'est là que nous avons été obligés de rester pendant quatre jours sans nourriture que celle que nous aillions piller dans les environs, exposés à une pluie qui n'a pas cessé depuis le moment où nous y sommes arrivés. Nous y serions

[1] Il s'agit probablement du Trou d'Uri près d'Andermatt.

[2] Le Haut Valais s'était révolté contre le nouveau régime et avait été de nouveau envahi par des troupes françaises qui, sous les ordres du général Xaintraillés se signalèrent par de nombreuses cruautés.

encore si les officiers ne s'étaient pas trouvés seuls avec une quarantaine de soldats. Nous avons envoyé un officier au général Gudin pour l'avertir que nous étions obligés d'abandonner notre poste vu la désertion qu'il y avait. Nous l'avons prié d'écrire au général LeCourbe afin d'obtenir notre licenciement ou pour nous faire rentrer dans l'intérieur. Nous lui avons dit que nous étions garde nationale et non point auxiliaires [1] comme il le croyait. Il en a écrit de suite au général LeCourbe et nous attendons tous les jours une réponse. De plus, nous venons d'envoyer un capitaine à Berne porteur d'une pétition que nous adressons au Directoire afin qu'il nous licencie incessamment. Nous lui avons fait le tableau de notre situation et nous ne doutons pas que nous ne soyons renvoyés dans peu. Nous sommes venus ici rejoindre nos équipages et nous y avons trouvé tous nos gens qui avaient déserté. J'en ai cinq qui ont déserté pour se rendre chez eux. Il m'en reste encore une cinquantaine. Si l'on ne nous fait pas rentrer, tous les soldats ont juré qu'ils ne retourneraient pas sur leurs pas. Aussi j'espère pouvoir bientôt vous serrer entre mes bras ; votre présence me dédommagera bien de tout ce que j'ay souffert...

---

[1] La République helvétique avait dû conclure avec la France un traité aux termes duquel elle mettait à la disposition de ce pays un corps de 18,000 auxiliaires qui ne put, du reste, jamais être constitué complètement.

Note. — Si les vivres arrivaient d'une manière irrégulière au 2me bataillon des milices du Léman, la solde lui parvenait encore beaucoup moins. J'ai sous les yeux les reçus signés par plusieurs capitaines de cette troupe, datés du mois de septembre 1802, attestant qu'on venait de leur livrer un tiers de l'arriéré qui était encore dû à eux et à leurs hommes pour le service qu'ils avaient fait en 1799. *(Réd.)*